

Le Supercouloir,

ED-/IV/M6/ICE5/800m

Réalisé avec Niels les 21 et 22 Mars 2014.

[Photos](#) ; [Topo](#)



Le supercouloir, jamais je n'aurai imaginé me lancer dans cette aventure sans un compagnon de cordée comme Niels. En 2013, nous avons déjà fait une tentative, mais Niels était malade et nous étions restés sous les couvertures douteuses de l'abri Simon. Cette fois, tout semble réuni pour réussir une sortie par le sommet du Mont-Blanc du Tacul: je me sens en super forme, Niels est disponible (il se sent moins fort qu'en 2013, mais il reste encore bien plus fort que moi), le refuge des Cosmiques est ouvert (c'est plus confortable), la voie est régulièrement parcourue depuis plusieurs jours, et la météo est bonne... Enfin... la météo est bonne, pas tout à fait, nous allons nous faire cueillir au sommet comme des bleus par la tempête. Dans la nuit, sous la neige, le vent, jamais je n'aurais pu croire que la descente du Mont-Blanc du Tacul, d'habitude si aisée à gravir en été, puisse être une épreuve physique et morale aussi intense. Il nous faudra dix heures de lutte pour retrouver le refuge des Cosmiques, heureusement avec le soutien du PGHM.

Dès le début, Niels et moi avons l'intention de terminer l'ascension au sommet. C'est tellement plus beau que de redescendre en rappel dans la voie. Nous nous fixons tout de même un temps limite. Au-delà de 13h00, si nous n'avons pas atteint la fin des difficultés, nous redescendrons en rappel dans la voie. Pour maximiser nos chances, je propose d'aller, la veille, poser une corde fixe dans les deux premières longueurs (les plus difficiles de la voie), puis de remonter ces cordes aux jumars le jour de notre ascension. Niels accepte à contrecœur. Il est vrai que cette tactique n'est plus tellement dans l'éthique montagnarde de nos jours.

9h45, le jeudi 20, je me trouve sur le parking de Monsieur Bricolage à Bonneville, le point de rassemblement habituel pour les Anneciens et Genevois. Niels m'appelle, il doit encore régler quelques affaires familiales, et est en retard. Je lui propose de nous retrouver à Chamonix, j'ai envie de passer à caverne d'Ali baba (Snell Sport) pour m'acheter du matos et surtout une corde Ice Line 60m toute neuve.

12h00, j'attrape vite un sandwich au magasin de l'aiguille du midi que je grignote dans la benne. Au sommet, c'est le grand beau temps. Depuis le replat sous l'arête de l'aiguille du midi, j'admire ce paysage que je connais si bien et qui me fait toujours autant d'effets «*Un jour, il faudra que tu m'emmènes faire les Grandes Jorasses, as-tu déjà fait la Walker Niels ?*». Encore une fois, il me répond oui. Je me demande quelle grande classique il n'a pas encore gravie. Nous chaussons nos skis puis descendons directement vers le supercouloir.

14h00, nous sommes au pied de la voie. Pendant que Niels finit de se préparer, je passe la rimaye qui ne présente aucune difficulté. Vu d'en bas, les deux premières longueurs n'ont pas l'air si coriaces. Mais, je laisse le soin à Niels de se lancer dedans; M6+ (voir M7) n'est pas encore mon niveau en tête. La voie est relativement sèche, et pour éviter de démolir le peu de glace fragilisée par la chaleur de l'après-midi, Niels grimpe au maximum sur le rocher. Il



enchaîne la voie avec beaucoup de maîtrise. A mon tour de grimper. Je suis surpris, c'est dur, mais pas abominable. Il y a pas mal de pitons en place, si bien qu'en complétant avec quelques friends, la voie se protège assez bien. J'arrive à enchaîner la longueur bien mieux que le Dry6 au Zoo. Il est 17h00 quand j'atteins le relais. Nous n'avons plus le temps de faire la deuxième longueur. Niels installe la corde fixe et nous allons au refuge. En chemin, nous assistons à un magnifique coucher de soleil. J'en profite aussi pour observer le triangle du Tacul et bien repérer la goulotte Chéré où nous avons prévu de descendre au retour de la voie.

Arrivé au refuge, c'est la douche froide. Quand je dis à la gardienne que nous allons faire le supercouloir, elle nous avertit que le temps tourne au mauvais dès le vendredi matin. Pourtant, les dernières prévisions n'annonçaient pas le changement de temps avant samedi matin (voir l'après-midi). Elle nous propose tout de même de vérifier les conditions à 4h00 avant de la réveiller.



4h00, j'ai bien dormi. Niels vient me réveiller, mais je suis déjà en train de plier mes couvertures. Puis, je vais observer la météo : pas un nuage, pas un pet de vent, génial !!! Les météorologues se sont encore mis le doigt dans l'œil ! Je réveille la gardienne. Elle est aussi surprise que nous et lance la fameuse maxime montagnarde « *Qui a dit : à trop regarder la météo, on finit au bistro ?* ».

6h45, je commence à remonter notre corde fixe dans la première longueur. Les jumars me rappellent le Yosemite. Pour parer un éventuel cisaillement de la corde (peu probable), Niels m'assure avec la corde de rappel et j'installe des points de protection régulièrement. Cette première partie est vite grimpée. Niels enchaîne sur la deuxième longueur, facile sur la première partie, et passe la sortie surplombante avec beaucoup de sérénité. Impressionnant ! Nous sommes en bout de corde quand je commence à grimper. Comme Niels, j'avance vite dans la première partie, mais quand vient le surplomb, d'un coup, les sensations changent : les prises de pieds sont fines et le poids du sac me tire en arrière. Je n'hésite pas à mettre les crampons sur les pitons plantés dans les petits trous de la paroi de droite. Sur la gauche, une fissure permet de coincer les piolets et d'atteindre le haut du bloc de glace surplombant qui marque la fin des difficultés de cette longueur. Malheureusement, je n'arrive pas à enchaîner le mouvement. Je dois me reposer pour retirer les dégaines des trois pitons salvateurs

(un sous le surplomb, un dans une fissure à gauche, et un dernier juste au-dessus). Je rejoins Niels qui s'est installé sur le relais à la jonction de la rampe neigeuse venant de l'autre accès possible par le pilier Gervasutti.



9h30, toujours pas un seul nuage à l'horizon, la vue est magnifique ; en arrière : la dent du Géant, les Jorasses, les courtes, les droites, la verte, etc. et

devant nous une splendide goulotte tapissée de glace. Niels veut poursuivre en tête, malgré mon invitation à passer devant. Il veut aller vite. Est-ce que cela signifie que je suis lent ? Il y a longtemps qu'il ne m'a pas vu grimper. Mais je le laisse aller, sans lui je en serais pas ici, et je suis déjà tellement content de grimper ce couloir, je ne veux pas lui gâcher son plaisir.

Nous grimpons la goulotte sans grandes difficultés, seule la section raide au milieu est délicate, car la glace est fine et Niels doit faire une vingtaine de mètres sans protection. Les relais sont tous béton : deux beaux spits reliés par une chaîne à gros anneaux. C'est rare de voir cela en montagne. J'ai l'impression de faire de la grimpe en salle.



14h00, nous sommes au point de non-retour : soit nous redescendons en rappel soit nous poursuivons au sommet. Dès mon arrivée au

relais, Niels ne me laisse pas le temps de parler « *On va au sommet ?* ». J'ai aussi très envie de finir, je réponds « *Hum, on va finir dans la merde.* ». Niels ajoute « *Tu es un alpiniste ou pas ?* ». Je regarde l'horizon : toujours aucun nuage en vue, ni même un signe de changement de temps. Il est clair que nous allons finir très tard, mais si la météo est bonne... « *Ok, on y va* ».

Le reste de l'escalade est beaucoup plus facile : la pente de la goulotte se couche progressivement, la glace laisse place à des pentes de neige, et les quelques rares passages mixtes sont vite grimpés. Nous avançons en corde tendue.

18h00, nous atteignons l'arête à la jonction de la voie du supercouloir et du pilier Gervasutti, et nous découvrons le mauvais temps. Aie aie aie ! Il commence à neiger. J'enfile ma doudoune. Nous raccourcissons la corde puis poursuivons en corde tendue dans du terrain mixte (III/III+). Je fais partir quelques gros blocs au passage.

19h00, nous sommes au relais juste sous la crête rocheuse menant au sommet, un long passage en 5b aérien qui ne m'enchant pas du tout. Je sais qu'il est possible de faire un rappel à droite pour rejoindre ensuite le sommet par une longueur de mixte facile (c.f. topo camptocamp). Niels accepte

ma proposition même si à l'évidence, vu la nature du rocher, les chances de coincer la corde sont assez importantes. Niels fait le rappel. Avant de descendre à mon tour, je décale le milieu du rappel pour bien dégager le nœud et éviter qu'il ne se coince dans une fissure. En descendant, je découvre de nombreux brins de cordes moisies qui servent sans doute à remonter en cas de coincement ; un signe peu encourageant pour la suite des événements. Quand je retrouve Niels, c'est la nuit noire. En tirant le rappel, je repense à ce que la gardienne m'a dit « *Mon amie a fait la voie avant-hier, elle a coincé la corde dans le rappel du supercouloir et dans la chéré à cause du vent!* ». Je tire. La corde coulisce doucement, je vois le nœud arriver. Ouf ! Un premier bon point. Puis le deuxième brin tombe dans le chaos des rochers. Je continue de tirer en disant « *Belle Ice line toute neuve vient à moi !* », et le brin tombe à mes pieds, quel soulagement, car remonter cette longueur aurait été compliqué.



Niels s'engage dans le mixte. « *J'espère que c'est vraiment facile, parce que je ne vois rien !* » dit-il en partant, et je le vois disparaître progressivement dans le noir. Les minutes passent, je commence à avoir froid, mes jambes tremblent. La nuit va être longue. J'éteins ma frontale en voulant économiser les piles, mais le silence et l'obscurité me font vite changer d'avis. Niels a enfin fait un relais et me demande de grimper. Je crie : « *Niels, es-tu au sommet ?* », j'aimerais tellement qu'il me dise oui, mais je ne l'entends pas répondre. Tant pis, il faut monter de toute façon.

Effectivement, le mixte est facile, même dans le noir. Je retrouve Niels quelques mètres sous une pente neigeuse bien exposée au vent. Nous finissons ensemble. Je suis un semblant de reste de trace jusqu'à des rochers. Où est le sommet ? Je ne vois rien et mon GPS ne fonctionne pas. J'aurais dû emmener une vraie boussole. Nous profitons de cette pose forcée pour ranger notre matos, boire et manger un peu. J'appelle Lorraine, et de ma voix la plus ferme, je lui dis « *Nous sommes au sommet du Tacul, il nous reste juste à descendre* ». A l'autre bout des ondes, Lorraine est interloquée « *Holala, Tu m'appelles quand tu es au refuge...* »

Niels sort son Iphone et retrouve le nord (merci Apple pour la boussole intégrée). Nous reprenons notre marche et en quelques minutes nous trouvons les croix métalliques du sommet du Mont-Blanc du Tacul. Je suis rassuré, mais nous ne sommes pas sortis d'affaire. Niels m'appelle, il a sorti son appareil photo. J'hallucine... Il est 21h00, on se prend le vent et la neige dans la figure, et il pense à faire une photo. Allez, on ne traîne pas.



Nous désescaladons la petite partie rocheuse du Tacul en direction de la face nord. Niels propose de faire un rappel pour descendre le dernier ressaut et nous mettons pied sur le petit col neigeux avant le sommet. Le vent souffle toujours autant. Nous prenons la direction d'une épaule neigeuse qui nous semble aller vers le triangle du Tacul. Mais rapidement, la pente plonge devant nous, au point que nous devons descendre à reculons. Puis la pente devient de la glace, une glace pas très épaisse, mais suffisamment dure, si bien que nous devons tenir sur les pointes avants des crampons et les piolets. Ça craint ! Je ne vais pas tenir 600 mètres comme ça « *Niels, ce n'est pas possible de continuer comme ça, on n'est pas sur le bon chemin* ». Niels, cinq mètres sous moi, stoppe sa descente et remonte à mon niveau. Il tout juste de glisser et s'est rattrapé in extremis à un piolet, il vient de griller un joker de grillé !



Nous sommes dans la pente accrochés à nos pointes avant et nos piolets, mais où ? A gauche ou à droite de l'arête qui mène au triangle du Tacul. Si c'est gauche, nous sommes dans une impasse, à droite nous avons une chance de passer. Je commence à me recroqueviller sur moi. J'ai très froid et je ne sais plus quoi penser : remonter pour tenter la descente de la voie normale non tracée en ce moment ou continuer cette descente vers l'inconnu au risque de rencontrer des énormes séracs ? Puis, Niel dit « *On appelle le PGHM* ». Je n'y crois pas trop, il y a trop de vent, mais on peut toujours tenter. Après quelques minutes d'échanges, le verdict tombe : vous avez des vêtements chauds, à boire, à manger, faites ce que vous pouvez...

« *Bon, on fait un rappel avec la méthode de la broche éjectable* », propose Niels qui a utilisé cette combine pour une retraite de 700m dans les Droites. Tout en vissant une broche dans la glace, il enroule une sangle autour de celle-ci et fixe l'autre bout de la sangle à un brin de corde. Le principe est ensuite de tirer sur ce brin de corde, une fois le rappel terminé, pour dévisser la broche. Je descends le premier. Au bout de trente mètres, je me trouve au-dessus d'une crevasse. Ne voyant pas bien où je suis, je fais un relais et laisse Niels descendre. « *Pourquoi, tu t'es arrêté ici, faut passer la crevasse !* » me dit-il. Niels poursuit et finit sur dans une belle pente de neige. Je pars le rejoindre.

Maintenant, on tire la corde... on tirrrre la corde... Rien ne vient ! C'est la consternation... Je sors une poignée jumars, nous tirons tous les deux comme des fous, rien à faire la corde ne vient pas. Là, c'est vraiment la galère. Difficile de remonter sur la corde, nous avons tellement tiré dessus qu'elle est peut-être prête à tomber à tout instant. Niels rappelle le PGHM « *Oui, maintenant, nous avons un gros problème, notre corde est coincée. Pouvez-vous venir nous chercher ?* ». A ce moment, le vent s'est calmé et le ciel est en partie dégagé. Après quelques minutes d'attente, le



pilote de l'hélico appelle « *Bon, on va faire une tentative, tu te prépares bien, baudrier prêt. On ne prendra peut-être pas les sacs. On sera ici dans environ 40 minutes* ».

Pour m'occuper en attendant, je commence à creuser un trou dans la neige. Si jamais, on doit rester ici, j'aime autant être abrité. Niels creuse une plate-forme pour faciliter l'hélicotage. Puis, j'entends l'hélico. Nous faisons quelques signes lumineux avec nos frontales (pas en direction du pilote, comme demandé par le PGHM). Nous n'arrivons pas vraiment à le voir dans le noir. On entend l'hélico tourner, tourner, tourner, puis plus rien... Je rappelle le PGHM. Trop de vent, ils ne peuvent pas nous récupérer...

Niels reprend les choses en main « *Je vais chercher la corde !* ». Il remonte au niveau de la crevasse, fixe deux broches sur la lèvre supérieure. Par chance, la crevasse se trouve à peu près à la moitié de notre longueur de corde. Niels s'attache à un bout et remonte au jumard sur la corde pendant que je l'assure. Je lui fais une courte-échelle pour l'aider à passer haut-dessus de la crevasse. Puis, il remonte. En-dessous, je suis en plein vent. Rapidement, dans cette situation statique, je me refroidis. Mes jambes se mettent à trembler toutes seules. Quand j'arrive en bout de corde, je suis obligé de la libérer. Je ne le vois pas mais Niels est presque arrivé, Il redescend en abandonnant broche à glace.

Pendant ce temps, je redescends vers le trou de neige, 30 mètres plus bas. Nos traces ont déjà disparu, balayée par le vent et la neige. Je me demande même si je ne suis pas en train de me perdre en descendant, mais je retrouve mon trou. Je continue de creuser pendant que Niels gère la corde. Quand il me rejoint, le trou est assez grand pour nous accueillir tous les deux en position allongée. Mais Niels est septique. Il craint de geler, il est peu équipé contre le froid et nous n'avons pas de réchaud pour faire de l'eau chaude. Il rappelle le PGHM pour connaître l'évolution de la météo. S'il fait meilleur demain, il vaut mieux attendre dans le trou. « *Non, la météo se dégrade dans la nuit* » répond l'opérateur du PGHM. En même temps, Niels vérifie avec l'opérateur si on s'est trompé sur la météo, mais en fait non, la tempête est vraiment arrivée bien plus tôt que prévu. Niels en profite pour faire le point. L'hélico nous a bien localisés. Nous sommes engagés dans la face nord du Tacul côté droit (côté de la voie normale). Sachant à peu près où nous sommes, nous envisageons de rejoindre la voie normale en utilisant l'altimètre.

Il est environ 2h00, nous reprenons notre marche en direction l'épaule du Tacul. La pente est raide, mais c'est de la neige. Niels est devant. Il avance avec prudence pour ne pas mettre le pied dans une crevasse. Pendant cette marche, nous avons une accalmie météo, il y a du vent, mais il ne neige plus. La visibilité devient meilleure. Parfois nous pouvons apercevoir les lumières de l'aiguille du midi, que le PGHM a fait allumer pour nous servir de repère et nous remonter le moral. Arrivés à l'épaule, nous bifurquons sur la droite pour descendre vers les cosmiques. Après quelques mètres, nous trouvons une des crevasses connues de la voie normale, mais c'est un mur de glace. Niels veut descendre directement, machinalement, j'enfonce mon piolet dans la neige et je l'assure au demi-cabestan. Je laisse doucement glisser la corde dans ma main. Puis soudainement, le corde se met à filer à toute vitesse. Je bloque le demi-cab et saute sur mon piolet en espérant qu'il ne s'échappe pas de la neige. La corde s'arrête. J'ai stoppé la chute de Niels. Ouf... Je crie pour savoir comment il va, mais impossible de l'entendre avec le vent. Les minutes passent. Que faire ? Mon pote est dans la crevasse, c'est à moi de trouver une solution. J'envisage de faire un mouflage, mais avec mon encrage plus que précaire, j'ai peur de partir dans la crevasse avec Niels. Bon, je vais faire un autre encrage avec mon sac à dos. Je commence à creuser la neige d'une main quand je sens la corde se détendre. C'est bon signe, au

moins, il bouge. Puis, je sens des petits coups secs sur la corde. Ok, il veut du mou. Je relaisse glisser la corde dans la main jusqu'à arriver en bout. Pas de doute, maintenant, c'est à mon tour. Je m'engage dans la pente de glace. Bizarrement, ce n'est si difficile et je ne comprends pourquoi Niels est tombé. Je le rejoins après la crevasse. « *J'ai un crampon qui s'est défait et du coup de je suis tombé dans le trou* » me dit-il. Incroyable. Heureusement, la sangle de son crampon est restée accrochée à sa chaussure, et il a pu le remettre pour sortir. Encore un joker grillé...

Les heures passent... Nous avançons toujours à l'altimètre sous les conseils de l'opérateur du PGHM avec nous échangeons régulièrement. Le PGHM nous a demandé de viser les rochers du triangle du Tacul après la bifurcation sur l'épaule. Nous sommes maintenant à 200m des parois, mais nous arrivons dans une zone très tourmentée. Je n'aime pas ça. Pour moi, la voie normale est plus en arrière, mais ne vient sûrement pas buter contre les rochers. Niels rappelle le PGHM qui confirme la direction. Nous poursuivons. Niels traverse le pont de neige d'une crevasse et fait relais au-dessus d'un grand sérac. En temps normale, marcher sur des ponts de neige douteux est déjà assez stressant, avec la tempête, il faut contenir sa peur pour avancer.

La traversée vers les rochers du triangle est beaucoup trop exposée. Nous décidons de faire un rappel au-dessus du sérac en abandonnant une belle broche. Nous aurions pu faire un abalakov, mais tout ce que nous voulons, c'est sortir de cette galère au plus vite, et cette option est plus efficace. Heureusement, la corde est assez longue pour nous sortir de cette zone en un rappel, et nous atterrissons dans une pente de neige que nous désescaladons. Nous ne savions pas où allons atterrir avant de commencer le rappel... Un rappel sur un monstre de glace, jamais je n'aurais imaginé faire cela sur des séracs, que d'habitude nous fuyons le plus possible. Progressivement nous nous rapprochons du triangle du Tacul. La pente redevient plus raide et la glace refait son apparition. Nous faisons un nouveau rappel sur une broche que nous abandonnons et touchons enfin le rocher du triangle. Le jour commence à se lever, et nous pouvons mieux nous orienter. Nous desescaladons le long des rochers.

Un dernier rappel et nous sortons des difficultés. Il est environ 7h00, soit 10 heures pour descendre la voie normale du Tacul qui se parcourt habituellement en une heure! Il nous reste à traverser le col du midi pour retrouver le refuge des Cosmiques que nous atteignons vers 8h00. En route, j'appelle Lorraine pour la rassurer, ma voie tremble, j'ai les larmes aux bords des yeux, je suis fatigué et soulagé de sortir de cette galère. Nous avons clairement frôlé la mort à plusieurs reprises.

Au refuge, le petit dej' est encore en place et nous en profitons allégrement. La gardienne nous regarde du coin de l'œil, mécontente de notre aventure. Repus, je vais m'allonger faire une sieste. Quand je me réveille, vers 10h00, Niels est déjà parti. Il avait promis à son épouse, Miriam, d'être de retour le vendredi soir et elle est très mécontente. Lorsque je pars à mon tour pour retourner à l'aiguille du midi. Je croise Alain Ghersen, prof de l'ENSA, qui monte au refuge avec une cliente. Nous échangeons quelques mots sur notre aventure, sa cliente est sidérée, et Ghersen ajoute « *Ha, c'est vous qui étiez bloqués cette nuit ! Pourtant, ils avaient annoncé le changement de temps.* ». Je suis stupéfait de constater qu'il est au courant. J'ai honte. Heureusement, sous mon casque, mon passe-montagne, et derrière mes lunettes, j'espère qu'il ne me reconnaîtra pas. J'ai déjà fait un stage de cinq jours avec lui en 2010 (en fait, Niels me dira plus tard que c'est lui qui lui a raconté notre aventure, en le croisant sur le retour à l'aiguille).

Le lundi suivant, Niels et moi allons récupérer nos skis au pied du supercouloir. Encore quelques jours et ils auraient été totalement ensevelis sous la neige.

